

Lisa Lélouard

Sylvaine n'aura plus de vaches

J'ai toujours regardé un peu de loin le monde de l'agriculture. Sûrement parce que j'ai grandi en ville et que mes parents ont déménagé à la campagne lorsque j'avais douze ans. J'avais donc, en étant plus jeune, un regard éloigné et déconnecté de la réalité de la vie des agriculteurs et agricultrices. Je me trouvais peut-être aussi dans un rejet de ce qui est difficile à voir, qui ne sent pas bon et qui ne nourrissait pas mes rêves. Au fil du temps et des rencontres, je me suis tournée vers des récits de personnes qui sont dans les marges : aux marges de la Capitale, aux marges de grandes entreprises, aux marges de ce qui font les lois. Mon premier combat a d'abord été dans la lecture des personnes invisibilisées, d'abord les femmes, celles qui sont trop souvent oubliées et brutalisées. J'ai écouté des récits de femmes qui ne parviennent pas à accéder à des certains postes, celles à qui on coupe la parole ou tout simplement, celles à qui on ne donne pas la parole et qu'on ne prend pas le temps d'écouter...

Le film d'Hubert Charuel, Les vaches n'auront plus de nom, rejoint finalement mes préoccupations et touche ma sensibilité liée aux récits de ceux qu'on entend que trop peu. Tout d'abord, son documentaire permet de comprendre que le métier d'agriculteur ne concerne pas que des hommes. Des femmes aussi sont agricultrices et se battent pour leur ferme. De plus, le documentaire s'inscrit dans un processus qui dépasse le monde de l'agriculture : de plus en plus de métiers et de personnes perdent leur singularité et leur individualité au profit d'une économie qui favorise la déshumanisation. Ici, ce sont les vaches qui perdent leur nom, là-bas ce sont les travailleurs et travailleuses de grands groupes qui perdent aussi le leur. La mère du réalisateur est amputée de sa sensibilité et de sa proximité avec ses vaches.

Ce qui est marquant dans le documentaire d'Hubert Charuel est la double proximité que le spectateur éprouve : la proximité du réalisateur avec ses parents et la proximité du spectateur avec les parents d'Hubert Charuel. Nous suivons presque au jour le jour ses parents qui s'apprêtent à vivre le changement le plus bouleversant de leur vie. Le père d'Hubert part à la retraite, celle qu'il attend depuis longtemps, tandis que sa mère, elle, part à la traite.

En effet, la mère du réalisateur n'est pas prête à arrêter de travailler et souhaite continuer encore trois ans son métier d'agricultrice de vaches laitières. Malheureusement, cette dernière ne peut pas assumer la charge de travail seule dans leur ferme et Hubert Charuel n'a pas pris la décision de reprendre la ferme familiale. La solution était donc d'emmener les vaches dans une autre ferme, celle-ci plus moderne, afin d'aider la mère d'Hubert notamment au moyen d'une traite robotisée. Ici se confrontent le monde Ancien et le monde Moderne. Comment adapter sa pratique et ses habitudes à quelque chose de complètement nouveau, aussi bien dans la façon de travailler que dans le rapport moral au travail ? Que fait-on du rapport affectif et personnel que l'agricultrice entretient avec ses vaches ?

Le réalisateur nous montre donc le changement et les transformations d'un métier, d'un point de vue très personnel. Le documentaire oscille entre des scènes de vie dans la maison familiale et des scènes de travail lors de la traite ou des soins des vaches. Nous sommes donc au cœur de la famille et du grand bouleversement qui arrive. Le film pose la question de la transmission. Que reste-t-il d'une vie ? Comment transmettre l'œuvre de sa vie alors que notre descendance prend un autre chemin ? Hubert Charuel ne reprend pas la ferme mais il la filme et lui permet ainsi d'être éternelle, malgré tout.